

Le rayonnement de la civilisation occitane à l'aube d'un nouveau millénaire

6^e CONGRÈS INTERNATIONAL
de l'ASSOCIATION INTERNATIONALE D'ÉTUDES OCCITANES
12 – 19 SEPTEMBRE 1999

ACTES RÉUNIES ÉDITÉS PAR
GEORG KREMnitz • BARBARA CZERNILOFSKY
PETER CICHON • ROBERT TANZMEISTER

*Edition Praesens
Wissenschaftsverlag
Wien 2001*

Raimon de Miraval et la diglossie culturelle

Jan RÜDIGER, Hamburg

"*Lo coms de Tolosa fo dezeretatz per la Gleiza e per los Fransés, et ac perduda Argensa e Belcaire, e li Francés agron Saint Gili et Albugés e Carcasés, e Bederrés fon destruitz, e l vescoms de Bezers era mortz, e tota la bona gens d'aquelas encontradas foron morta e fugida a Toloza.*" Nous sommes en 1212. Le résumé que donne la *razó* commentant la *cansó* de Raimon de Miraval dont je vais parler¹ en dit tout l'essentiel. La situation semble désespérée pour ceux qui ont choisi le camp toulousain. En trois ans l'armée croisée s'est installée solidement en Languedoc méditerranéen. Simon de Montfort a échoué une fois devant Toulouse, mais il a conquis presque toutes les autres places fortes du Languedoc intérieur. C'est un contrôle précaire, il est vrai. Mais il y a plus grave: les croisés ont massivement interrompu les courants économiques du pays. En automne 1212, en pleine moisson, la ville de Toulouse a dû rationner l'alimentation, on a même cru nécessaire de confisquer le contenu des greniers des grandes maisons religieuses². Pour le moment, la situation n'est pas encore critique. Mais un an de guerre de plus pourrait bien épuiser les forces de la ville et du pays. Déjà le comte et le consulat de Toulouse ont des difficultés avec ceux qui changent de côté.³ "*Miraval era co'l comte de Toloza*", continue la *razó*, "*com qui el se clamava 'Audiartz'*". On connaît la relation spéciale entre les deux hommes - ou plutôt, on ne la connaît pas: Qu'en savons-nous, de ce qui se passait entre le comte et l'aristocrate qui s'étaient ainsi faits les sœurs jumelles quasi symbiotiques l'un de l'autre? Au moins pouvons-nous supposer que le lien entre eux allait bien au-delà de la solidarité entre grands, que ce lien n'était pas de ceux qui se dénouaient au fil des changements de la situation politique. Des générations d'historiens se sont efforcés de démontrer qu'en Occitanie ces liens se dénouaient avec encore plus de facilité qu'ailleurs.⁴ Quelques-uns y voient une "faiblesse", voire un facteur décisif dans la défaite occitane au cours de la Croisade albigeoise.⁵ Moi, je n'y crois guère. Certes, les relations entre puissants, disons les relations de surface, vont et viennent au rythme du jeu des

¹ Texte de Boutière/Schutz, cité après Riquer, *Los trovadores*, 1003-1004.

² Mundy (1954), document n° 12, 206, édite un inventaire des biens confisqués à l'hôpital de l'abbaye de Grandselve (situé près de Saint-Sernin) par le gouvernement urbain - blé, vin, fromage, bois, argent... - et une liste des bénéficiaires, parmi lesquels la dite "noblesse rurale" (les Armanhac, Rabastens, Montagut...) en tant que *clientes de Capitulo*.

³ Ce genre de problème est le plus souvent passé sous silence dans les documents. Seuls les cas les plus "en vue" sont bien connus, tels les démêlés que le comte Raimon VI eut avec son frère cadet Baudouin, ancien élève si l'on ose dire de la cour capétienne, qui se rangea du côté des Croisés le plus tôt possible et que le comte fit pendre comme traître en 1214. Le cas d'Arnaut de Garac, citoyen toulousain, dont les possessions furent saisies et vendues aux enchères par le Consulat "quia predictus Arnaldus de Garaco ab hac villa Tolose recesserat et cum inimicis domini comitis et huius ville per multum tempus moram fecerat et adhuc morabatur" (HGL VIII n° 169, 170), nous permet de penser qu'il y eut plusieurs cas semblables. On est mieux renseigné pour le grand siège de 1217-1218.

⁴ Je ne peux pas ici entrer dans une discussion détaillée de ce sujet, que je traite dans le cadre de ma *Grammaire d'une mentalité* (à paraître). Les historiens de la 'féodalité' occitane ont bien saisi l'essentiel sans pour autant s'intéresser au cadre socio-sémantique dans lequel se déroulaient les événements de la "surface" politique. Le même manque de compréhension est d'ailleurs déjà manifeste chez les auteurs non-occitans du XII^e siècle, qu'il s'agisse des chroniqueurs monastiques de l'aire franco-anglaise ou des compilateurs des *sôgur* norroises.

⁵ On retrouve ce point de vue dans beaucoup d'œuvres sur la Croisade. Un des grands historiens de l'aire occitano-catalane, Pierre Bonnassie, l'a adopté et développé dans son "esquisse d'histoire comparée" entre les comtés de Barcelone et Toulouse (1988).

influences, des alliances, des confrontations. La famille des Miraval en donne un excellent exemple: tout au long du XII^e siècle elle vacille entre le pouvoir des Trencavels de Carcassonne et celui des Raimondins de Toulouse.⁶ Des centaines de documents dans l'*Histoire générale de Languedoc* racontent toujours la même histoire: tant de promesses de *fidelitas* et *amicitia* perpétuelles qui pourtant ne restent valables que jusqu'au prochain virement politique. Mais au-dessous de ce désordre apparent il y a quelque chose qui échappe à la fixation par l'écrit et qui pourtant gouverne le comportement social de l'aristocratie occitane. Autrement, comment expliquer que ces Méridionaux sans foi et sans honneur qui, au dire des chroniqueurs du Nord⁷, rompent toute promesse au premier moment venu, que ces Méridionaux se soient solidarisés avec leur seigneur dans une situation qui souvent semblait perdue, pendant des années et des années et au prix de la ruine du pays tout entier? Évidemment, je ne veux pas dire que tout un peuple se soit comporté ainsi, bien au contraire. Mais les événements de la Guerre des Albigeois montrent bien que ceux qui se sont constamment solidarisés avec les Raimon l'ont emporté sur leurs adversaires intérieurs. Miraval est de ces solidaires. Il n'est pas suffisant de dire qu'il est du "parti" du Comte. Son engagement va bien au-delà d'une prise de parti, et dans ce contexte il faut prendre au sérieux le jeu du double nom "Audiart". Il y a toute une profondeur anthropologique dans ce jeu. Raimon de Miraval, le puissant, le courtois - dans un mot du temps: *lo pros* - s'est engagé une fois pour toutes. Dorénavant, se séparer du Comte avec lequel il s'est "identifié" au sens premier du terme, ce serait mourir. Dans cette perspective d'anthropologie historique, il faut prendre au sérieux ce que nous disent les troubadours sur la sociabilité aristocratique, sur "*l'organisation vraie des relations de société*" comme l'a dit Georges Duby⁸ qui ne croyait pas pouvoir la trouver dans la littérature courtoise. Je dirais même plus: la littérature courtoise - ou plutôt la pratique sociale que nous appelons la Cortesia et pour laquelle les chansons des troubadours constituent à peu près l'unique source dont nous disposons - est précisément l'espace culturel où se constitue la sociabilité, où elle se reconnaît, où elle se renégocie constamment. Loin d'être le simple raffinement aristocratique ou la stratégie d'ascension ou d'exclusion sociale que l'on y voit trop souvent, la Cortesia est l'espace symbolique privilégié qui seul permet aux *pros* de communiquer, d'agir. Ce n'est pas ici le lieu de résumer mon étude sur "la grammaire de la mentalité". Tout de même, il faut retenir que dans l'aristocratie occitane on peut suivre les traces de solidarités presque souterraines, solidarités sur un niveau bien différent de ces alliances quotidiennes changeantes qu'on qualifie souvent de "féodales"⁹.

⁶ L'introduction historique de l'édition de Raimon de Miraval par Topsisfield (1970) donne un résumé de cette histoire sans trop s'attarder sur l'interprétation des faits. Dans ma *Grammaire d'une mentalité* je suis les Miraval un peu dans leur parcours toujours assez (et parfois trop) risqué entre les deux centres. Une étude très soignée des mécanismes de pouvoir autour des Trencavel a été faite par Claudie Duhamel-Amado (1994).

⁷ Et ce ne sont pas que les moines conservateurs du Nord qui saisissent l'occasion d'attribuer aux influences aquitaines ou auvergnates la corruption du siècle. On relève, par exemple, dans les *Otia imperialia* de Gervais de Tilbury des remarques sur le manquement trop léger du serment par les *Provinciales*, assimilés par l'auteur à la promesse solennelle qu'Esau fit à son frère mieux avisé Jacob (éd. *Monumenta Germaniae Historica*, Scriptores XXVII, 368).

⁸ Dans son article "A propos de l'amour que l'on dit courtois" (1986, repris en 1988), Duby s'applique à étudier "les correspondances entre ce qu'exposent ces chansons et ces romans et, d'autre part, l'organisation vraie des pouvoirs et des relations de société" (74).

⁹ Il ne s'agit pas que d'une question de terminologie. Même si l'on accepte toutes les réserves de Susan Reynolds (*Fiefs and vassals*, 1994) et se rend compte que le système "féodal" dans son sens strict est en Occitanie un instrument du marché immobilier, il demeure que la plupart des historiens lisent les documents, qualifiés ou non de féodo-vassaliques, comme source unique sur le "politique" au XII^e siècle occitan sans prendre en considération ce que disent les sources sur la Cortesia en tant que système politique.

Ce type de lien se fait rarement jour. L'acte juridique n'est pas le genre approprié à sa verbalisation. Peut-être faut-il plutôt le *senhal* réciproque des deux Raimon, celui de Toulouse et celui de Miraval.

Maintenant je me propose de regarder de près l'activité rhétorique de Raimon de Miraval au service de son comte sa jumelle au printemps 1213. Un mot sur la situation: Le roi Pere d'Aragon, dont l'intervention a été sollicitée maintes fois par les Occitans face à la Croisade et qui jusque-là avait préféré jouer le médiateur, avait les mains libres après la victoire de las Navas de Tolosa contre les Almohades (juillet 1212). Aussitôt rentré d'Andalousie il vint à Toulouse prendre le comte, la ville et le pays sous sa protection (janvier 1213), mettant ainsi un terme à la rivalité centenaire entre Toulouse et Barcelone pour la prépondérance occitane. Le comte Raimon avait perdu cette bataille. Mais face à Simon de Montfort il risquait de perdre bien davantage. Comme les interventions du roi Pere auprès du Saint-Siège n'aboutirent à rien, la protection se transforma en alliance aragonéso-toulousaine opposée à la Croisade. Quel soulagement pour les Toulousains! Derrière leurs propres pouvoirs défaillants ils savaient dorénavant avoir le royaume de Catalogne-Aragon. La majorité catholique¹⁰ qui s'était vue déclarée l'ennemi de la Chrétienté, se retrouvait sous la protection du roi Pere "le Catholique", héros de la croisade contre les Musulmans d'Espagne. Et la "*bona gent*" dont parle la *razó* citée plus haut se sentait bien avec un roi qui déjà avant la Croisade avait fait partie du monde de la Cortesia. Ce n'était pas grand-chose de l'appeler "*lo nostre rei*". Aimeric de Peguilhan, le Toulousain, le désigne comme "*fons de joy*"¹¹: Pere d'Aragon, sauveur de la Cortesia, était venu lier avec son peuple l'union nouvelle. À l'horizon se dessinait le retour à l'ordre d'avant-Croisade, pas seulement quant aux structures politiques de surface: "*Paratges se'n revenria*", dira le fameux sirventés anonyme *Vai Hugonet* sur lequel je reviendrai, "*ques perdet totz say mest nos*".

Où est Raimon de Miraval dans tout cela? Miraval le réfugié, Miraval l'homme politique, Miraval l'orateur, ou même harangueur, de la *fin' amor*? Il avait, nous dit la *razó*, "*el preponut de non far chansós entrò quez agués cobrat lo castel de Miraval, que avia perdut*". Le troubadour qui s'était si souvent érigé en *arbiter elegantiarum* de la Cortesia savait bien quand il fallait se taire. Lors du Congrès de Toulouse¹² j'ai parlé du moment où la Cortesia perdit la parole devant la menace de la Croisade. Car avec l'arrivée de cette rationalité jusqu'alors inconnue, fondamentalement incompatible avec l'univers conceptionnel coutumier, toute la Cortesia se trouva mise en question, pour la première fois depuis un siècle. Pendant des années elle n'y trouva point de réponse. La Croisade lançait ses défis, et la Cortesia restait muette.¹³ Miraval qui ne voulait plus faire des chansons l'avait bien compris.

¹⁰ Il est évidemment impossible de parler de "majorité catholique" dans un sens quantitatif. L'idée même de distinguer entre "un catholique" et "un hérétique" eût été étrange aux idées de la population, en tout cas avant l'Inquisition. J'entends "majorité" dans le sens où la disposition des habitants (probablement) et du consulat (certainement) était plutôt orthodoxe, sinon du point de vue très strict des futurs inquisiteurs, du moins de leur propre point de vue.

¹¹ PC 10, 38, éd. Shepard / Chambers, v. 39.

¹² Cf. Rüdiger (1998).

¹³ A condition de ne pas croire en une perte totale de la production troubadouresque de la période 1209-1212, le peu que nous connaissons - tel le fameux *sirventés* de Guilhem Augier Novela sur l'assassinat du Vicomte Raimon Rogier Trencavel (PC 205, 2) - relève plutôt du monde conceptionnel chrétien occidental commun que de celui de la Cortesia. Cherchant à comprendre la catastrophe, les orateurs trouvaient inadéquates les réponses que leur fournissait la Cortesia, bien que celles-là eussent toujours paru suffisantes jusque-là. Au lieu d'entrer dans une analyse de cette "catastrophe" qu'était la Croisade à tous les niveaux, je rappelle les mots de Clifford Geertz (1973:100) sur l'effondrement d'un système symbolique comme "a tumult of events which lack not just interpretation but *interpretability*".

Et tout d'un coup la Cortesia reprend la parole. Miraval change d'avis et se met à écrire *Bel m'es qu'ieu chant e coindei*¹⁴. Cet effort du troubadour s'insère dans un cadre plus large, presque une résurrection d'une certaine pratique sociale. Nous trouvons le *domnei*, ce style si cher aux *pros* occitans, un peu partout en ces mois. Je dis bien style¹⁵: c'est un moyen de communication vieux de trois générations qui avait fini par être le seul langage symbolique dont dispose cette société, à ce que nous savons. Voilà pourquoi l'arrivée d'un tout autre langage, celui "*dels clerics e dels Francés*" comme on dira plus tard, avait été un événement aussi traumatique pour les *pros*. Miraval compris.

Maintenant revit le style ancien. J'en donne quelques exemples. Le comte de Toulouse, ayant besoin d'un appui militaire, arrive à un accord avec le puissant poitevin Savaric de Mauleon? Le tract de l'accord que Savaric remet au comte publiquement prend la forme d'une *cobla* adressée à la comtesse Eleonor, épouse de Raimon VI: "*Sem cinc cen que farem tot lo vostre mandamen*"¹⁶. Mauleon emprunte le schéma métrique à une *cansó* bien connue de Guiu d'Ussel, assurant ainsi sa petite lettre poétisée non seulement d'une diffusion facilitée, mais d'un intertexte qui dit: J'entre en jeu en *entendent*. Les *vilans* sont ceux du camp opposé.

Nous retrouvons le même message au moment de l'intervention du roi Pere. On possède plusieurs sources qui parlent de l'arrivée du roi en termes relevant du style *cortés*, du langage symbolique de la *fin' amor*. La femme, 'morphème symbolique'¹⁷ par excellence de ce langage, y retrouve sa place. En 1210, le roi vient outre-Pyrénées pour des pourparlers avec les puissants de la région (pourparlers qui ne vont aboutir à rien, mais irritent beaucoup Simon de Montfort). "*Mostraven-li llurs mullers*", nous racontera son fils Jaume le Conquérant dans son *Llibre dels Feits*¹⁸, "*e llurs filles e llurs parentes les pus belles que podien trobar*". Ce récit est postérieur d'une génération aux événements. Au milieu du XIII^e siècle un tel comportement du roi est censuré: "*era hom de femnes*". Mais derrière la censure du Conquérant nous pouvons lire un comportement du roi bien avisé, ajusté aux besoins du jour: il fallait montrer aux Occitans que le roi connaissait les règles du jeu. Qu'on pouvait se fier à lui. Qu'il n'était point *vilan*. Nous retrouvons la même histoire, vue dans la même lumière (mais avec une interprétation d'auteur toute différente) dans un autre texte, une *razó* au sujet de Raimon de Miraval et Asalaïs de Boissason, "*la Bela d'Albigés*"¹⁹: "*[Miraval] mes la en si gran honor que tuit li valen baró d'aquela encontrada entendion en ela: lo vescoms de Bezers e'l coms de Toloza e'l reis Peire d'Aragon*". Ce concours poético-politique fut gagné par l'Aragonais, qui se dut d'"en être fort enamouré sans l'avoir vue" et qui l'assiégeait avec "*sos mesatges e sas letras*" auxquels l'aristocrate dut céder aussitôt que le roi fut venu "*culhir sa censa*", comme le dit encore un autre texte²⁰ dans ce *continuum* communicatif qu'était la Cortesia textualisée. Et une troisième source, bien différente celle-ci - la chronique latine de

Il semble qu'il fallait trois ans pour donner de l'interprétabilité à la Croisade dans le cadre du système symbolique que je désigne par le mot Cortesia.

¹⁴ PC 406, 12 (texte de Topsfield, cité après Riquer, *Los trovadores*, 1005-8). Qu'on ne prenne le mot "écrire" au sens strict.

¹⁵ Et je l'entends dans le sens où l'emploie Meier (1985) en examinant l'interaction entre politique et *chàris* à Athènes au V^e siècle av. J.-C.

¹⁶ PC 432, 1, v. 5-6. Il va sans dire que je ne parle pas du comportement de Savaric dans la pratique militaire. Enlever le fils du comte comme gage du paiement dû de £10,000 n'est en fin de compte pas très *fin*. L'important est que Savaric considère comme adéquat d'intervenir en style *cortés*.

¹⁷ Pour ce concept je renvoie, outre ma *Grammaire d'une mentalité*, à mon article "Das Morphem Frau. Überlegungen zu einer Grammatik der Mentalität im okzitanischen Mittelalter", *XXVI. Deutscher Romanistentag*, Sektion 15, 26.-29.9.1999 (à paraître).

¹⁸ Ed. Soldevila, § 8.

¹⁹ *Razó* de 406, 8, 28 et 15, ed. Boutière / Schutz, 392-395.

²⁰ Le *serventés* déjà mentionné *Vai, Hugonet* (PC 461, 247).

Guilhem de Puylaurens²¹ - raconte comment Simon de Montfort intercepte une lettre du roi aragonais: "*Invenit in eis quod rex Aragonum quandam nobilem, uxorem cuiusdam nobilis Tholose diocesis salutabat, persuadens quod ob amorem eius ad expellendos de terra Gallicos veniebat, et alias blandicias continebant.*" La réaction du chevalier français qui, lui, était habitué à un tout autre style de communication aristocratique, fut moqueur: "*Sic Deus me adiuvet, quod ego regem non vereor qui pro una venerit contra Dei negotium meretrice!*" Nous avons affaire à un cas classique de malentendu interculturel. La lettre interceptée, les *messatges* du roi à la "Bela d'Albigés", enfin la *cobla* de Mauleon adressée à la comtesse: au pays de la Cortesia, il fallait parler à travers la *domna*.

Et les autres? Ceux qui n'avaient jamais appris à être *entendants*? Ceux qu'il fallait pourtant gagner à la cause commune car leur soutien était devenu décisif? Les vingt mille habitants de Toulouse qui devraient se battre une fois de plus, pour commencer. Quel langage employer pour leur parler?

On connaît la *Chanson de la Croisade*, cet effort tant admiré d'un seul Toulousain de dire toute la civilisation occitane en un langage accessible à tous et en même temps acceptable pour les plus raffinés.²² Nous n'en sommes pas là. Au printemps 1213 Guilhem de Tudèle s'est arrêtée et l'Anonyme n'a pas encore commencé. De cette époque nous possédons un autre texte, anonyme lui aussi: le *serventés* qui commence par *Vai, Hugonet*.²³ Écrit sur le modèle métrique et par conséquent musical d'une *cansó* de Miraval, il s'insère bien dans le contexte dont je parle. Le contenu de la pièce est assez bien connu: que le roi Pere vienne, après la victoire sur les Almohades en Andalousie, chasser les Français. De même, il est bien connu que ce *serventés* emploie tous les lieux communs du genre: "*Elms et ausbercx me plairia et astas ab bels penós vissem hueymais pels cambós...*" Voilà un langage que tout le monde pouvait comprendre. Il est permis de croire qu'un tel langage ne manquait pas de réussir à Toulouse avant la bataille de Muret. Mais bien qu'il utilise une diction presque épique, son poète ne chante pas une chanson de geste. En Occitanie, il faut chanter en *cortés* ou se taire. Ce *serventés* peut être en quelque sorte le "trobar leu" poussé à l'extrême; il demeure toujours soumis aux standards de la Cortesia. (En l'occurrence le poète fait preuve de sa maîtrise du style et de sa fidélité aux standards en composant la pièce selon un schéma assez ingénu d'entrelacement des personnes grammaticales. J'en ai fait la démonstration ailleurs²⁴ et n'y reviendrai pas ici.) Nous ne connaissons pas les autres chansons qui furent chantées à Toulouse au cours de ces mois. S'il y en avait, elles n'ont pas survécu. La Cortesia contrôlait encore strictement la ligne de démarcation entre la parole qui s'envole et l'écrit qui demeure. Des pièces comme *Vai, Hugonet* sont un effort de mise à jour pour répondre aux exigences de la situation. Guiraut de Bornelh avait voulu que les femmes chantent ses chansons en allant à la fontaine²⁵. Maintenant il fallait que chantent les hommes sur les murailles. Dans *Vai, Hugonet* il n'y manque même pas le cri éternel de toute chanson de croisade: "*quar es nostra razós, cre quel dans ab els n'iria!*" Païen unt tort e chrestiens unt dreit... Aucun troubadour n'aurait osé dire cela avant. La Cortesia était en train de devenir épopée.

Les gardiens de la Cortesia s'en méfiaient. Parmi eux, Raimon de Miraval. Il doit lui être arrivé de penser qu'il fallait chanter l'arrivée du roi dans un autre langage. Bien qu'il fût

²¹ Ed. Duvernoy, § 20.

²² Je renvoie une fois de plus à mon intervention au Congrès de Toulouse (Rüdiger 1998).

²³ Texte de Topsfield, cité après Riquer, *Los trovadores*, 1702-1704.

²⁴ Dans le chapitre 26 de ma *Grammaire d'une mentalité*.

²⁵ *Apenas sai comensar* (PC 242, 11), v. 11-13: "Qui que's n'azir, me sap bó Can auch dire per contens Mo sonet rauquet e clar E l'auch a la fon portar". C'est évidemment une prise de position très polémique, mais c'est bien comme telle que le passage a valeur de preuve: Bornelh propose aux troubadours d'écrire pour un public principiellement illimité tandis que son antagoniste dans la *tenço* se fait champion de l'élitisme littéraire type *entendants*.

nécessaire de trouver un langage à la portée de tous, il ne fallait jamais oublier de respecter le style de la sociabilité pour laquelle on menait, en fin de compte, cette guerre. Et c'est bien ce style que Miraval allait maintenant employer, adapter. La *razó* nous raconte le "*joi qu'el ac de la promessió que'l reis fes al comte et a lui de rendre sò qu'avion perdu*". Nous pouvons très bien comprendre qu'une telle promesse avait de quoi faire chanter un exilé. Mais en langage courtois il fallait ajouter (et en ceci, nous allons le voir, la *razó* suit très fidèlement le style de Miraval même): "... e per lo tems d'estat qu'era vengutz, e car s'era enamoratz de ma dona Elienor, moiller del comte." Miraval sait bien parler en *entendent*, et comme Savaric de Mauleon avant lui il emploiera la comtesse Elienor comme pronom symbolique dans son discours. Aucune autre ne s'y prêtait tant: sœur du roi Pere, épouse du comte Raimon.

Alors, au printemps 1213, il faut crier 'aux armes'. D'autres l'ont fait. Comment Raimon de Miraval, l'arbitre des élégances courtoises, va-t-il suivre? Pour commencer il évitera toute mention du son de lances, heaumes, hauberts. On n'en parle pas en *entendent*. Ce qu'il entend au lieu du bruit des armes? "*Aug lo retint e'l gabei que fant l'auzeillet menut...*" (v. 4-5). C'est le début printanier, et il ne faut pas renvoyer au maître Curtius pour souligner qu'un tel topos était manié avec prudence. En fait, Miraval dit à ceux qui écouteront la *cansó*: Voilà la bonne manière, la "drecha maniera" dirait Raimon Vidal de Besalú, de dire la guerre en langage *cortés*. Il proclame la prétention, encore maintenue, de la Cortesia de pouvoir parler de tout. Même la guerre est un sujet qu'on peut, qu'on doit intégrer au cadre de l'univers symbolique de la Cortesia: "*L'aur' es dous' e'l temps gais*" (v. 2). Il faut se rappeler que, pour ce qui est de la consommation culturelle, on est vraiment au printemps: l'engagement formel du roi Pere envers le comte et la ville de Toulouse date du 27 janvier 1213. Jusqu'au lieu commun initial, nous avons ici tout un *continuum* de ce qu'il serait grossier d'appeler réalité et fiction.

La *cobla* d'ouverture aboutit à son terme coutumier: "*Adoncs se deuri' atraire cel que vol qu'Amors l'ajut vas chaptenenssa de drut*" (v. 7-9). C'est ce que j'appelle, dans les termes de la 'Grammaire de la mentalité', un lexème symbolique: une combinaison de 'morphèmes symboliques' (*amor, capteneça, drut*) qu'on peut, dans cette forme, isoler et employer dans quel contexte que ce soit. Un lexème symbolique, comme il en est de tous les lexèmes, "n'a pas de signification, il n'a que des emplois". Voilà pourquoi je maintiens que la *fin' amor* n'est qu'un langage, un code de communication, dépourvu de tout 'sens' *a priori*²⁶. C'est le contexte qui engendre le sens.

Et le sens qu'engendre le texte de Miraval se détache bien du coutumier. Il continue: "*Eu non sui drutz, mas domnei...*" (v. 10). Au niveau littéral de lecture le 'je' se place à un certain moment de sa trajectoire amoureuse, à savoir, tout au début. Au niveau du discours symbolique dirigé aux *pros* de 1213, il dit: Je vais vous expliquer un autre modèle comportemental. D'un côté celui que la saison amène "*vas chaptenenssa de drut*" - de l'autre côté Miraval qui "*domneja*". Il continue d'esquisser ce second type: "*ni'm rancur leu ni m'irais, ni per orguill no m'esfrei...*" (v. 12-13). Nous reconnaissons l'idéal troubadoursque de la Mesura, opposé ici au modèle du 'drut' irascible, orgueilleux ou craintif. Pourquoi Miraval insiste-t-il tant? Il semble qu'il veut rappeler quelle "*chaptenenssa*", quel style de comportement est en train de se perdre à cause des déséquilibres provoqués par quatre ans de guerre. Dans la quatrième *cobla*, sans doute la centrale de la *cansó* (au moins dans l'édition de Topsisfield est-elle placée en position centrale), il le dit en se référant au morphème symbolique le plus riche de tous, la femme. En l'occurrence sa *domna* non nommée que le rédacteur de la *razó* et tous les philologues s'accordent d'identifier à la comtesse Elienor. Quel est le comportement qu'"elle" veut? "*Ben vol c'om gent la cortei, e platz li solatz e jais. E no'ill*

²⁶ Par opposition aux interprétations récentes qui s'accordent pour voir dans la *fin' amor* un système discursif mais continuent d'attribuer, par exemple, à la *domna* un 'signifié' plus ou moins bien défini: le seigneur, la mère, l'Autre...

agrad' om savais que se'n desqui ni fadei" (v. 28-31). Des mots durs, à vrai dire. Qui d'entre ceux qui écoutaient cette *cansó* au printemps 1213 à Toulouse, sachant le penchant didactique du célèbre troubadour, en fut amené à se demander s'il ne s'était pas lui-même souvent comporté en "ome savai" au cours des dernières années? "*Mas li pro son ben vengut*", ajoute Miraval (v. 32): *pros*, le condensé lexical de tout ce que doit être un citoyen de la Cortesia.

Miraval y revient tout au long de la *cansó*, en décorant son exposé d'une mise en scène bien mesurée du "*cors ben fait e gen cregut*" (v. 41) pour ne jamais laisser oublier toute la richesse du morphème symbolique qu'est la femme troubadouresque. Miraval parle d'elle, et il parle de la valeur de la parole: "*De lieis non sui gabaire: que plus no i ai entendent mas gen m'acuoill e m salut*" (v. 52-54). À la différence, donne-t-il à entendre, des "omes savais" de Béziers ou de Lavaur, ou bien de la *Chanson d'Antioche* et tant d'autres modèles correspondants de représenter la femme d'une manière toute différente. "*Ieu non ai cor que m biais, ni vas bass' amor desrei*" (v. 48-49). Il en résulte bien le caractère pronominal de l'amour troubadouresque. Miraval veut qu'enfin soit rétabli tout ce qui, par conséquent, appartient à l'univers de la *fin' amor*.

Et puis Miraval change de diction. La dernière *cobla* est pour ainsi dire mise entre guillemets. Stylistiquement elle prétend être une *tornada*: "*Chanssós, vai me dir al rei...*" (v. 55) Pourtant il s'agit d'une *cobla* entière, elle fait donc encore partie de l'*oratio* centrale; deux véritables *tornadas* suivront. En même temps elle prétend être un *sirventés* dans la *cansó*: un catalogue des lieux à reconquérir; l'équivalence établie entre les deux guerres ("*doptaràn son escut sai Francés e lai Masmul*", v. 62-63); le roi sera couronné "*de pretz emperaire*" (v. 61). Pourtant cette *cobla* stylistiquement bien à part fait toujours partie de la *cansó* et doit obéir aux exigences correspondantes; elle est toujours une unité syntactique de la *fin' amor*. Sémantiser d'un telle manière une *cobla* entière - qui est, prise pour elle seule, un *sirventés* marqué comme *tornada* - est une nouveauté dans la grammaire de la *fin' amor*. Miraval lance ce néologisme symbolique non sans objectif. Ainsi peut-il insérer la louange du roi conquérant, topos épique ou tout au plus sirventesque et pourtant bien à l'ordre du jour, dans le cadre de l'*oratio* à travers la *domna*. Ainsi peut-il établir la primauté de la *fin' amor* même sur le sujet de la guerre. Les préceptes de l'un sont applicables à l'autre. Le mot *equivoc* "biais" tel que l'édite Andraud (v. 48-49 "*q'ieu non ai cor que m biais ni vas bass' amor desrei*" / v. 57-58 "*q'en lui non a ren biais, c'aital cum lo vuoill lo vei*"²⁷) prend ainsi tout son sens. Le comportement propre au fin amant équivaut au comportement propre à un roi.

Miraval ferme les guillemets poétologiques avec deux véritables *tornadas*, dont la première correspond à la diction de la *cansó* propre, la deuxième à celle du *sirventés*. Je les cite de manière synoptique (v. 64-73):

Dompn', adés m'avetz valgut
tant que per vos sui chantaire;
e no.n cugei chanson faire
tro:l fieu vos agués rendut
de Miraval q'ai perdu.

Mas lo reis m'a covengut
que'l cobrarai anz de gaire,
e mos Audiartz Belcaire:
puois poirà dompnas e drut
tornar e'l joi q'ant perdu.

Dans la première des deux *tornadas* Miraval s'explique devant la "domna" en langage symbolique de la *fin' amor* de ce qui paraît être un vœu violé: "*No'n cuiei chanson faire tròl fieu vos agués rendut de Miraval q'ai perdu*" (v. 66-68). Bien que le "fieu de Miraval" de la pratique, le château en Carcassès encore tenu par les Croisés, n'ait point été rendu à la *domna*, le troubadour déclare que d'ores et déjà "*per vos sui chantaire*" (v. 65). Voilà la raison qu'il

²⁷ Je suis ici Martín de Riquer qui préfère cette leçon à celle adoptée par Topsisfield: "Qu'ieu non ai cor que m'abais". Il ne s'agirait point d'un mot *tornat* puisque "biais" serait ici forme verbale et là adjectif.

donne: "Vous m'avez déjà tant 'valu", mot qui à l'oreille des contemporains avait un sens double juridico-politique et (dans la diction des troubadours) sexuel que Miraval comme toujours sait manier avec beaucoup de délicatesse.

La deuxième *tornada* est structurée en complète symétrie, mais en un langage différent, hors de la grammaire de la *fin' amor*. Ici on parle du roi; celui qui parle n'est plus Miraval le *domnejaire* mais Miraval l'homme politique, changement de rôle scellé par la mention métonymique ("*Belcaire*") des possessions du comte Raimon qui apparaît ici pour la première fois sous son propre nom. La parole qu'échangent les partenaires, le "je" et le roi, et qui dans la première *tornada* avait nom "cansó" dédiée à la "domna" est appelée ici avec son nom véritable - ou mieux, du nom que prend cette parole dans l'actualité politique occitane alors que dans l'actualité poétique son nom véritable est bien *cansó* -: "*Lo reis m'a convengut...*" Il est bien rare qu'un troubadour exprime aussi clairement la correspondance entre les deux paroles les plus importantes de la sémantique sociale du temps, la *cansó* et la *convenientia*²⁸.

"*Puois poiràn dompnas e drut tornar e'l joi q'ant perdut.*" Le troubadour a introduit la transcendance du Joi dans le printemps toulousain de l'an 1213. Ainsi, à la Croisade, le combat pour la droite voie vers Dieu, s'oppose une anagogie du séculier. La Cortesia a enfin trouvé une réponse, et cela à tous les niveaux. Et pourtant... Les *druts* qui "pourront", toujours au futur grammatical, rentrer dans l'univers de la Cortesia - auront-ils compris la leçon? Nulle part dans la *cansó* Miraval ne résout l'opposition initiale entre "druts" et "domnejaire". C'est comme si Miraval même n'y croyait plus.

Et il aura raison. Le 12 septembre 1213, devant Muret, le comte Raimon sa sœur jumelle voudra bien se comporter, selon l'opposition miravaliennne, en *domnejaire*, non en *drut*. Au conseil de guerre la veille de la bataille, il conseille de demeurer campé dans la position avantageuse sur les collines. Ce comportement modèle de la Mesura lui vaudra le ricanement et le mépris des nobles aragonais: "*Per vostra volpilhia us laichatz deseretar!*"²⁹ Ce seront encore une fois les "omes savais" qui "fadejaràn" devant Muret. Au moment décisif le roi d'Aragon se comportera en héros épique. Il en mourra sur place. Et personne ne "*tornarà e'l joi q'ant perdut*". Le conflit de diglossie culturelle qui est devenu virulent à Toulouse en 1213 aura été trop aigu pour que Raimon de Miraval puisse le résoudre. L'année suivante, le continuateur anonyme toulousain de la *Chanson de la Croisade* prendra la plume.

Bibliographie:

Bonnassie, Pierre 1989. "Le comté de Toulouse et le comté de Barcelone du début du IX^e au début du XIII^e siècle (801-1213): esquisse d'histoire comparée", in: *Actes del VIII^e col.loqui internacional de llengua i literatura catalanes*. Tolosa de Llenguadoc, 12-17 setembre 1988. Vol. I. Montserrat (Publicacions de l'Abadia), 27-45.

²⁸ Au cours de ces dernières décennies, à la suite de l'étude fondamentale de Paul Ourliac (1959), le rôle primordial de ce type d'accord entre égaux pour l'édifice social en Occitanie aux XI^e et XII^e siècles a été de plus en plus mis en relief. Je me borne à rappeler que du langage troubadouresque en passant par la pratique du pouvoir et jusqu'aux formes de la vie religieuse cathare telle qu'elle a été retenue par l'Inquisition, on trouve partout des gens qui font une *convenença*. Selon Ourliac et ceux qui l'ont suivi, l'essentiel n'est pas le mot ou même le caractère de cet accord, bien attesté depuis les codes du droit romain, mais son emploi spécifique et surtout sa presque exclusivité. En somme: quand deux grands occitans s'accordent sur une chose importante, ils le font sous forme de *convenientia*. La phrase "lo reis m'a convengut" est un *terminus technicus* bien défini.

²⁹ *Chanson de la Croisade*, éd. Martin-Chabot, laisse 139, vers 21.

- Boutière, Jean, A. H. Schutz, éd. 1964. *Biographies des troubadours*. Paris: Nizet.
- Duby, Georges 1988. *Mâle moyen âge*. Paris: Flammarion.
- Duhamel-Amado, Claudie 1994. "L'État toulousain sur ses marges: les choix politiques des Trencavels entre les maisons comtales de Toulouse et de Barcelone (1070-1209)", in: Arno Krispin éd. *Les troubadours et l'État toulousain avant la Croisade (1209)*. C.E.L.O. / William Blake, 117-138.
- Duvernoy, Jean, éd. 1976. *Chronica magistri Guillelmi de Podio Laurentii*. Paris: Éditions du CNRS.
- Geertz, Clifford 1973. *The interpretation of cultures*. Selected essays. New York: Basic Books.
- Martin-Chabot, Eugène, éd. 1957. *La chanson de la Croisade albigeoise*. Vol. 2. Les Classiques de l'Histoire de France au Moyen Age 24. Paris: Les Belles Lettres.
- Meier, Christian 1985. *Politik und Anmut*. Berlin: Siedler.
- Mundy, John Hine 1954. *Liberty and political power in Toulouse, 1050-1230*. New York: Columbia University Press
- Ourliac, Paul 1959. "La 'convenientia'", in: *Études d'histoire du droit privé offertes à Pierre Petot*. Paris: Montchrestien
- Riquer, Martín de, éd. 1992. *Los trovadores*. Historia literaria y textos. Barcelona: Ariel, 3 vol.
- Rüdiger, Jan 1998. "Tolosa e Paratge: un cas d'urgència del sistema simbolic", in: Gourc, Jacques, François Pic, éd. *Toulouse à la croisée des cultures*. Actes du Ve Congrès international de l'AIEO. Vol. I. Pau: Association Internationale d'Études Occitanes, 253-259.
- Shepard, William P., Frank M. Chambers 1950. *The poems of Aimeric de Peguilhan*. Evanston, Ill.: Northwestern University Press.
- Soldevila, Ferran, éd. 1982. *Crònica o Llibre dels Feits*. Les millors obres de la literatura catalana 86. Barcelona: Edicions 62 / La Caixa.
- Topsfield, L. T. 1971. *Les poésies du troubadour Raimon de Miraval*. Paris (Nizet)